



# Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

## sì sì no no

« Que votre **OUI** soit **OUI**, que votre **NON** soit **NON**, tout le reste vient du Malin »

(Mt 5, 37)

Année XLIII n° 323 (513)

Mensuel - Nouvelle Série

Jun 2009

Le numéro 3€

### LE CONCILE VATICAN II

*Il nous a semblé utile de présenter à nos lecteurs un ouvrage publié il y a peu en italien et qui sera prochainement traduit en français. L'auteur en est Mgr Brunero Gherardini, né en 1925, qui fut doyen de la Faculté Théologique de l'Université du Latran. Ce théologien de renom a publié plus de quatre-vingts ouvrages et plusieurs centaines d'articles. Il est actuellement chanoine de la Basilique de Saint Pierre de Rome. Il peut être considéré comme le dernier représentant de l'école romaine de théologie illustrée par les Ottaviani, Tromp, Parente, Piolanti...*

*Dans ce livre, Mgr Gherardini étudie la question de la valeur du magistère du Concile et de son interprétation. Nos lecteurs y verront sans doute une manière différente d'aborder les problèmes doctrinaux, mais pour arriver pratiquement aux mêmes conclusions que bien de nos publications. Ce nouvel ouvrage a l'avantage d'ouvrir un débat au cœur de la Rome éternelle et donc de l'Église. La traduction des citations est de notre rédaction, et les références des pages sont celles de l'édition italienne.*

**Concilio Ecumenico Vaticano II — Un discorso da fare.**

Casa Mariana editrice, via Piano della Croce, 83040 Fringento (AV) Italia.

E-mail : cm.editrice@immacolata.ws

**La rédaction**

Nous ne pensons pas prendre de grands risques, ni nous trouver bien loin de la vérité en plaçant le nouveau livre de Mgr Gherardini, par ordre d'importance, aux côtés du célèbre *Iota Unum* du professeur Romano Amerio. Et les illustres présentations qui accompagnent le livre – celle de S.E. Albert Malcom Ranjith, Secrétaire de la Congrégation pour le Culte Divin et la Discipline des Sacrements, et celle de S.E. Mgr Mario Oliveri, évêque du diocèse d'Albenga – Imperia, sur laquelle nous reviendrons à la fin de cet article – sont déjà un signe de l'importance de ce travail. Le professeur Amerio eut le mérite de « donner un visage » à la crise de l'après-Concile, que beaucoup percevaient, mais que peu parvenaient à comprendre dans toute sa portée. Le philosophe suisse réussit à désamorcer la

première tentative d'endormir les âmes inquiètes, c'est-à-dire la tentative de faire croire que le nouveau cours ne proposait pas *nova sed nove*. Il affirmait : « On cherche donc à dissimuler le passage « à autre chose » en le rangeant dans une autre catégorie, celle de la modalité. On avance que la nouvelle idée de la religion n'est qu'un mode nouveau d'exprimer la même religion et non le passage à une quiddité hétérogène, ce qui impliquerait corruption et perte de l'ancienne. Tout notre livre est une récolte de preuves de cette transition <sup>1</sup>. »

Cette analyse, si elle n'en fut pas le point de départ, renforça et rationalisa certainement la résistance de ceux qui ne se sentaient pas à leur aise dans l'après-Concile; c'est pourquoi *Iota Unum* et son auteur furent éclipsés du monde catholique pendant longtemps. Mais bien que l'on ait cherché à exorciser cet ouvrage, il était désormais clair qu'à partir du Concile, quelque chose de très sérieux et dangereux pour la foi, une sorte de virus mortifère, était entré scène, au point que pendant quarante ans la tonalité dominante de la symphonie catholique fut l'idée de rupture. Il n'y avait donc aucun problème à considérer et à prôner un Concile Œcuménique comme un Concile de « rupture », comme un nouveau commencement, une année zéro dans l'histoire du catholicisme.

On a dû attendre plus de quarante ans pour avoir une déclaration claire qui condamne cette « mode théologique ». Nous nous référons au célèbre discours que Benoît XVI adressa en 2005 à la Curie romaine, pointant « l'herméneutique de la rupture » comme incompatible avec le catholicisme, et montrant dans « l'herméneutique de la continuité » le chemin à parcourir. Mais loin de résoudre le problème, ce discours en a soulevé un autre : comment parcourir concrètement ce chemin? « Herméneutique de la continuité » signifie-t-il fermer les yeux sur la discontinuité? « Herméneutique de la continuité » signifie-t-il que Vatican II se place dans la ligne de tous les précédents

**Congrès théologique**  
**les 8, 9 et 10 janvier 2010 à Paris**  
**Le thème de ce Congrès sera**  
**LE CONCILE -**  
**UNE DISCUSSION À FAIRE**

Conciles, par sa valeur et son enseignement ?

Le livre de Mgr Gherardini, *Concile Œcuménique Vatican II. Un discours à faire*, que nous allons présenter maintenant, fait son entrée sur scène en ce moment historique, offrant une solution réelle à un problème réel. Étant donné que dans l'Église, il ne peut y avoir discontinuité dans la doctrine (« l'herméneutique de la rupture » étant donc rejetée) un dilemme insoluble semble apparaître : si l'on accepte Vatican II, comment s'accommoder des enseignements de ce même Concile qui sont difficilement compatibles avec la ligne de la continuité doctrinale? Si d'un autre côté on refuse Vatican II, qui est un Concile Légitime, approuvé par l'Église en la personne du Souverain Pontife et de tous les évêques en communion avec lui, ne se place-t-on pas de fait en rupture avec l'Église elle-même ?

**PREMIER ASPECT DU DILEMME :**

**« LA CONTRADICTION NE PERMET PAS... »**

Mgr Gherardini ne cache pas que le premier aspect du dilemme n'est pas imaginaire, ni simplement contournable en affirmant que les textes du Concile sont bons, et que seule leur interprétation pose problème. Le problème, au contraire, est bien réel. C'est vrai : les évêques, les Papes et le Concile lui-même ont à plusieurs reprises revendiqué l'appartenance de Vatican II à la Tradition vivante de l'Église; toutefois, « la communication vitale entre ses différentes phases ne doit pas être déclamée, mais démontrée et de façon telle que sa démonstration coïncide avec la continuité au moins substantielle de son contenu avec ceux des phases précédentes » <sup>2</sup>. En effet, lorsque le

1. R. AMERIO, *Iota Unum. Étude des variations de l'Église catholique au XX<sup>e</sup> siècle*, NEL, Paris, 1987, § 319.

2. B. GHERARDINI, *Concile Œcuménique Vatican II. Un*

théologien florentin s'apprête à faire une analyse détaillée des textes conciliaires, il fait remarquer que dans ces textes se trouvent des affirmations vraiment problématiques.

En se référant par exemple à la Constitution *Sacrosantum Concilium*, au chapitre VI *Vatican II et Liturgie*, il fait remarquer qu'« ici, il y a beaucoup plus qu'une porte ouverte [aux novatores – ndr] : elle est grande ouverte. Tout d'abord on doit, du rite romain, sauver au moins la substance, puis les diversités sont dites légitimes et... l'on n'indique pas du tout lesquelles d'entre elles sont réellement légitimes ni en quoi consiste la substance du rite romain. Cela peut être tout et le contraire de tout... Certes, la porte est vraiment grande ouverte. Et si quelqu'un est passé à travers cette porte pour introduire dans l'Église non pas une réforme liturgique qui mette en harmonie, sur la base de ses sources, la Tradition ecclésiale avec les attentes d'aujourd'hui en vue du lendemain, mais une liturgie éversive de sa propre nature et de ses finalités primaires, alors en fin de compte le responsable est justement le style conciliaire »<sup>3</sup>.

Le chapitre VII, *Le grand problème de la liberté religieuse*, après avoir étudié attentivement la question de la liberté religieuse, tant du point de vue objectif que du point de vue subjectif, conclut que ce sont certaines affirmations, contenues dans le texte lui-même, qui sont problématiques : « Le fait d'avoir déclaré [dans *Dignitatis Humanæ* – ndr] le choix religieux exempt de toute coercition, inévitablement libre et responsable, rend évidente la condition métaphysique et existentielle du sujet... Le niveau, par conséquent, est subjectif et le sujet est encadré dans une hypothèse de solipsisme absolu, c'est-à-dire absurde. La conscience du sujet – de ce sujet – en fait, n'est jamais la seule réalité et n'est pas non plus l'unique valeur »<sup>4</sup>.

Au sein du même sujet, celui de la liberté religieuse, telle qu'elle est considérée dans *Dignitatis Humanæ*, apparaît un autre aspect problématique. Écoutons Mgr Gherardini : « La déclaration conciliaire DH [...] place la tolérance en rapport avec la charité et sur la base de cette dernière, affirmant toutefois la supériorité indiscutée de la charité. En fait, tandis que la tolérance essaie par elle-même d'éviter des maux pires et ouvre les portes « pro bono pacis » à une coexistence autrement impossible entre la vérité et l'erreur, la liberté religieuse de la déclaration conciliaire voit dans cette présence simultanée non pas un mal à tolérer, ou un simple expédient pour éviter des maux pires, mais un bien à affirmer, protéger et défendre, pour la sauvegarde du droit intersubjectif à l'autodétermination [...] Une telle façon d'imposer la réflexion sur la liberté religieuse étonne, et même beaucoup, surtout si c'est un Concile Œcuménique qui l'impose. Un Concile, en fait, comme je l'ai indiqué à plusieurs reprises, est le garant indiscuté de la doctrine vraiment catholique, le sommet suprême authentique et solennel du Magistère ecclésiastique, lequel, toutefois, dans la DH, donne l'impression de s'être auto réduit au niveau d'un État éthique qui n'hésite pas à se considé-

rer comme la base de la moralité, au-dessus, et même contre la base naturelle. Le fait d'avoir élevé la présence simultanée du vrai et du faux à un bien à protéger peut répondre à l'impératif de la coexistence pacifique des différents ou des contraires, mais en soi et pour soi c'est un mal à éviter, soutenu par un absurde paralogisme : un raisonnement faux que soit l'équivoque, soit l'apparence, soit l'illusion fait paraître vrai »<sup>5</sup>.

Si dans *Dignitatis Humanæ* est posée la prééminence de l'élément subjectif sur l'élément objectif, dans *Unitatis Redintegratio*<sup>6</sup> ce principe est en quelque sorte absolutisé, en faisant passer l'œcuménisme de la saine perspective consistant à mettre en œuvre tous les efforts et les moyens possibles pour ramener les brebis à l'unique berceau du Christ, à une sorte de dialogue pour le dialogue, au nom d'un présumé respect de la dignité de l'homme, qui empêcherait tout prosélytisme<sup>7</sup> : selon Mgr Gherardini, en effet, par l'accent mis sur la dimension subjective, « Les bases anthropocentriques du dialogue œcuménique étaient ainsi jetées ; sur ces bases l'on pouvait tranquillement ériger l'édifice des "principes catholiques de l'œcuménisme", dans le but non pas de se mettre en cordée avec les christianités différentes et opposées jusqu'au but d'un seul troupeau avec un seul berger (Jn 10,16), mais d'en faciliter l'engagement chrétien commun au service de l'homme, chacune restant elle-même et toutes arrêtées sur les lignes de départ »<sup>8</sup>.

Sur cet œcuménisme, fils du virage anthropologique de la pensée contemporaine, Mgr Gherardini fait des observations pointues (et par conséquent piquantes) qu'il a publiées dans la revue *Divinitas*, dont il est actuellement le directeur<sup>9</sup>. Mais dans le livre, nous trouvons d'un côté une plus grande pondération des résultats néfastes que les « principes catholiques de l'œcuménisme » ont entraînés, au détriment des âmes et de la cause œcuménique elle-même, et de l'autre côté une conscience plus marquée « donnant la mesure de combien les prémisses œcuméniques ont pénétré profondément presque dans tous les documents de Vatican II »<sup>10</sup>.

5. B. GHERARDINI, *Concile Œcuménique Vatican II. Un discours à faire*, p. 183-184.

6. Sur ce sujet voir le chap. VIII, *Œcuménisme ou syncrétisme ?*

7. Il est vrai que sur le terme « prosélytisme », il faut s'entendre. Si l'en entend par là une action de force ou de pression psychologique illégitime, elle est clairement antichrétienne. Mais l'accent excessif mis sur l'acception négative du terme a fait oublier que le terme « prosélyte » désigne « celui qui est à côté, qui s'approche ». C'est donc un terme hautement positif, qui répond au commandement de Notre-Seigneur exprimé dans Mt. 28, 19 de « faire des disciples ».

8. B. GHERARDINI, *Concile Œcuménique Vatican II. Un discours à faire*, p. 190.

9. Voir en particulier les articles suivants : *Unitatis Redintegratio a quarante ans*, in « *Divinitas* » 2 (2005), pp. 217-232 ; *Œcuménica-1*, in « *Divinitas* » 1 (2003), pp. 90-103 ; *Œcuménica-2*, in « *Divinitas* » 2 (2003), pp. 233-246 ; *La « Charta Œcuménica » ou du « consensus différencié »*, in « *Divinitas* » 3 (2003) pp. 325-335.

10. B. GHERARDINI, *Concile Œcuménique Vatican II. Un discours à faire*, p. 201.

#### ENCORE SUR LE PREMIER ASPECT : QUAND CEUX QUI DOIVENT ÉCLAIRCIR N'ÉCLAIRCISSENT PAS

Dans le dernier numéro de 2008 de *Divinitas* (alors qu'il avait certainement déjà mis la main à la réalisation du livre que nous présentons ici), Mgr Gherardini mettait en lumière un autre problème : « Dans ce que j'ai appelé interprétation officielle se cachait un défaut qui, de façon compréhensible mais non légitime, contaminait la production historico-théologique, ou du moins ceux qui, parmi les historiens et les théologiens, plus que de la recherche sur les perspectives sources, se préoccupaient de rappeler Vatican II et sa vulgate officielle. Un grave défaut, à mon humble avis : non sans quelques rares exceptions, on justifiait Vatican II en le repropoant »<sup>11</sup>. Une preuve plus que jamais évidente et incontestable a été la déclaration de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi *Réponses à des questions concernant certains aspects de la doctrine sur l'Église*, du 10 juillet 2007. La deuxième question et sa réponse se référaient à la *vexata quaestio* de la signification du *subsistit in*, à laquelle Mgr Gherardini a consacré beaucoup de son temps, pour en donner une interprétation conforme à l'enseignement traditionnel de l'Église. L'ex-doyen de l'Université du Latran – qui a dû avouer : « Donner de l'un et de l'autre une interprétation le plus en ligne possible avec la doctrine traditionnelle relevait de la quadrature du cercle »<sup>12</sup> – n'a toutefois pas trouvé de soutien dans la déclaration, qui s'est limitée à réaffirmer l'ambiguïté du texte conciliaire<sup>13</sup>.

L'interprétation métaphysique du *subsistit in*<sup>14</sup> par Mgr Gherardini résoudrait le vieux problème, s'il n'y avait pas, à côté du texte de LG 8, d'autres textes qui au contraire sapent à la base cette correcte interprétation, « élargissant » les frontières de l'Église. C'est Mgr Gherardini lui-même qui le révèle avec lucidité : « Du reste, le fait d'avoir reconnu comme éléments de l'Église du Christ les biens multiples de sanctification et de vérité qui existent en dehors du Catholicisme, a fait paraître pour la plupart une dilatation des frontières de la Catholicité partout où ces biens se trouveraient. D'où la définition d'une nouvelle catholicité [...] comprenant aussi bien l'Église Catholique que les communautés ecclésiales dotées des biens indiqués ci-dessus et confluentes, avec l'Église

11. B. GHERARDINI, *Vatican II en jugement*. « La grande guerre du Concile », in « *Divinitas* » 3 (2008), p. 322.

12. *Ibid.*, p. 324.

13. Nous rapportons le texte de la réponse : « Dans le numéro 8 de la Constitution Dogmatique *Lumen Gentium*, "subsister" signifie la perpétuelle continuité historique et la permanence de tous les éléments institués par le Christ dans l'Église catholique, dans laquelle on trouve concrètement l'Église du Christ sur cette terre. » Nous nous limitons à dire que le verbe « on trouve » n'est pas mélioratif, quant à la clarification, par rapport au « subsistit in » ; au contraire, il favorise encore davantage la « théologie des éléments » problématique d'*Unitatis Redintegratio*.

14. Se référant à la *Métaphysique* d'Aristote, *subsister* dans une réalité prend le sens d'être forme perceptive de cette réalité. En ce sens, l'Église du Christ fait tout un avec l'Église catholique (reprenant l'identité rendue par le terme *est*) et en est la forme perceptive ; d'où il s'ensuit que l'Église catholique a en elle et seulement en elle la raison de son être église.

*discours à faire*. Frigento, 2009, p. 131.

3. *Ibid.*, p. 147.

4. *Ibid.*, p. 181.

Catholique, dans l'Église du Christ. Laquelle, par conséquent, subsisterait non seulement dans l'Église gouvernée par le Pape et par les évêques en communion avec lui, mais aussi dans les communautés en tant qu'elles possèdent des biens catholiques et sont ordonnées à l'unité catholique. Une telle interprétation est suggérée par la logique d'UR 3/b, dont le texte ne semble pas guidé par une prudence éclairée<sup>15</sup>. » Le texte d'UR mentionné porte à une interprétation bien différente du *subsistit in*, difficilement conciliable avec l'enseignement de l'Église : « Donc, si l'on s'en tient à ces paroles [UR 3/b – ndr] et à leur interprétation œcuménique, il y a une unique Église du Christ, constituée non pas de la seule Église Catholique, mais de celle-ci et de celles qui détiennent des biens ci-dessus, par lesquels cette Église du Christ est justement "édifiée et vivifiée". Il est évident que si cette Église est édifiée et vivifiée par les biens "de sanctification et de vérité", même les communautés ecclésiales qui en font partie – et non pas seulement la seule Église Catholique – sont elles aussi des moyens de salut. L'enseignement de la "Mystici corporis", selon laquelle on n'est incorporé dans l'Église que par la présence simultanée de tous les liens d'appartenance, et pas seulement de tel ou tel lien, est alors rendu vain ou annulé<sup>16</sup>. »

On pourrait faire un discours analogue – et c'est ce qu'a fait Mgr Gherardini – sur l'autre point problématique de LG, à savoir la collégialité épiscopale<sup>17</sup>.

En résumé : à côté d'affirmations qui apparaissent en opposition avec l'enseignement traditionnel de l'Église, il y en a d'autres, ambiguës, qui pourraient être ramenées dans une herméneutique de la continuité, mais qui, ce faisant, seraient démenties par d'autres affirmations peu orthodoxes du même Concile. Concernant ces points, il semble vraiment très difficile, pour ne pas dire impossible, de réaliser cette herméneutique de la continuité souhaitée par le Saint-Père, au point que les interventions autorisées n'arrivent pas à faire autre chose qu'expliquer ces textes du Concile par le Concile lui-même...<sup>18</sup>

## LE SECOND ASPECT DU DILEMME : L'AUTORITÉ DE VATICAN II

L'analyse des textes conciliaires pose un problème sérieux, qui ne peut pas être simplement contourné par un rejet indifférencié de Vatican II, en faisant comme si le Concile n'avait jamais eu lieu, ou comme si il n'était pas un Concile... Si le réalisme méthodologique, qui caractérise la saine philosophie, nous « oblige » à admettre l'existence de points problématiques dans le texte de Vatican II, ce même réalisme exige de prendre acte que ce Concile a eu lieu et qu'il a été approuvé par un Souverain Pontife légitime : « Un Vatican II en dehors et contre l'Église serait non seulement une absurdité his-

torico-théologique, mais aussi un élément en faveur des soi-disant "sédévacantistes" et de tous ceux qui – avec des arguments divers – en suivent le jugement inconsidéré sur la non-authenticité du dernier Concile et donc sur son manque d'autorité ecclésiale<sup>19</sup>. » Un Concile approuvé par un Pape légitime, dont les documents (presque tous) ont été signés par l'intégralité des Pères qui y ont pris part ne peut pas être facilement relégué à la périphérie de l'autorité ecclésiale, ou comparé au conciliabule janséniste de Pistoie. La fidélité aux faits empêche de penser Vatican II comme s'il n'était pas un réel Concile œcuménique : « Il n'est donc même pas utile de dépenser encore quelques paroles pour une démonstration non nécessaire de Vatican II comme véritable et authentique Concile Œcuménique et donc comme un fait – et quel fait ! – inéquivocablement ecclésial, attachant à la vie, à la Foi et à l'histoire de l'Église<sup>20</sup>. »

Vatican II, comme événement ecclésial, et même comme acte du Magistère solennel de l'Église, est donc reconnu par Mgr Gherardini comme un fait, et... *contra facta non valet argumentum*. La constatation de la présence d'un esprit de rupture, d'*aggiornamento* ambigu chez une considérable partie des Pères conciliaires, qui ont souvent adopté un ton polémique<sup>21</sup>, n'est jamais un argument suffisant pour attaquer l'autorité ecclésiale de Vatican II, pour le rejeter ou le ridiculiser. Il est et demeure un acte du Magistère solennel : « Son enseignement [...] n'en revêt pas moins une dignité et une autorité peu communes [...] autant parce qu'il dérive du Magistère Solennel de l'Église, que parce que sa formulation même peut être symptomatique de cette dite dignité et autorité<sup>22</sup>. »

Mais alors, comment se placer, face à un Concile qui, en tant que tel, constitue un acte du Magistère Solennel de l'Église, mais qui de fait recèle des textes problématiques ?

## LA SOLUTION DU DILEMME : PRENDRE LE CONCILE AU SÉRIEUX

Ce que donne Mgr Gherardini n'est pas à proprement parler une réponse définitive, mais une indication précieuse du chemin à parcourir pour rendre compte des deux faits : ceux que nous avons appelés les deux aspects du dilemme. Deux faits, donc, qui ne sont pas posés par nous, mais dont nous devons simplement prendre acte. Nous espérons ne pas ennuyer les lecteurs en revenant sur ce point, mais il est d'une importance incalculable. Il y a en effet des tendances « rationalistes » très fortes, tentées de « construire » une réalité conforme aux principes dont elles partent, mais qui n'a que peu de rapports avec les faits.

Un premier exemple est cette tendance qui ne veut pas entendre parler des erreurs présentes dans les documents conciliaires. Lorsque l'on soulève des objections objectives, comme celles rigoureusement démontrées par Mgr Gherardini, on répond que si nous ne comprenons pas pourquoi il n'y a pas de contradiction, il n'est pas dit que la contradiction soit réelle :

19. B. GHERARDINI, *Concile Œcuménique Vatican II*, p. 233.

20. *Ibid.*, p. 80.

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*, p. 51-52.

au contraire, de foi, il faut croire fermement que le Magistère ne peut pas se contredire. Et l'on invoque à l'appui le § 365 des Exercices Spirituels de saint Ignace, qui affirme : « Pour ne pas nous écarter en rien de la vérité, nous devons toujours être disposés à croire que ce qui nous paraît blanc est noir, si l'Église hiérarchique en décide ainsi. Car il faut croire qu'entre Jésus-Christ, notre Seigneur, qui est l'Époux, et l'Église, qui est son Épouse, il n'y a qu'un même esprit qui nous gouverne et nous dirige pour le salut de nos âmes, et que c'est par le même Esprit et le même Seigneur qui donna les dix commandements qu'est dirigée et gouvernée notre Mère la sainte Église. » Il va de soi que le texte ignacien constitue une observation à caractère général, pour orienter les esprits des fidèles dans la direction du *sentire cum Ecclesia*. Il ne rentre donc pas dans la spécificité de la question du Magistère, de même que nous n'y rentrons pas non plus, étant donné le caractère de présentation de cet article. Nous nous limitons à rappeler ce que saint Ignace souligne : « Si l'Église hiérarchique en décide ainsi ». Il est donc nécessaire qu'il y ait une intention de définir quelque chose, afin que le type d'assentiment soit celui indiqué. Plus proche de nous et avec plus d'autorité, Pie XII s'exprime ainsi : « Que si dans leurs Actes, les Souverains Pontifes portent à dessein un jugement sur une question jusqu'alors disputée, il apparaît donc à tous que, conformément à l'esprit et à la volonté de ces mêmes Pontifes, cette question ne peut plus être tenue pour une question libre entre théologiens<sup>23</sup>. » Le passage souligné – par nous, évidemment – veut mettre en relief l'importance décisive de retrouver la *mens* et la *voluntas* d'une affirmation, pour en éclaircir le degré d'assentiment. C'est sur cette ligne que se plaça S.E. Mgr Pericle Felici, lorsqu'il dut clarifier l'adhésion à donner aux documents du Concile Vatican II<sup>24</sup>.

Mgr Gherardini rassemble alors les critères donnés par le cardinal Felici et les intentions explicites des Papes qui convoquèrent le Concile, et il montre – il ne déduit pas, n'élabore pas mais montre – l'absence déclarée d'intentions de définir. C'est pourquoi « Ses doctrines [de Vatican II – ndr] ne sont pas reductibles à des définitions précédentes, ne sont ni infaillibles ni irréformables, et donc ne sont pas non plus contraignantes : celui qui les nierait non pour cette raison précise serait formellement hérétique. Et celui qui les imposerait comme infaillibles et irréformables irait contre le Concile même<sup>25</sup>. » La distinction réelle entre Magistère solennel et Magistère infaillible est donc un fait.

Il n'est pas d'une grande utilité de protester – et c'est la seconde tendance de ceux que j'ai appelé « rationalistes » – que, puisque tous les Conciles précédents, expression du Magistère solennel, ont été infaillibles, alors Vatican II aussi doit jouir de la même infaillibilité. En effet nous ne pouvons pas nier le fait objectif que ce Concile, unique dans l'histoire, a explicitement refusé la *voluntas definiendi* et le don d'infaillibilité qui lui est lié. D'où la possibilité que des points faibles ou

23. PIE XII, *Humani Generis*, 12 août 1950.

24. B. GHERARDINI, *Concile Œcuménique Vatican II*, pp. 48-49.

25. *Ibid.*, p. 51.

15. B. GHERARDINI, *Concile Œcuménique Vatican II*, cit. p. 232.

16. *Ibid.*, p. 233.

17. Nous renvoyons directement au texte : cf. pp. 235 ss.

18. À cet égard, l'absence, dans les *Responsa* de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, de documents antérieurs au Concile Vatican II, est embarrassante. Mais comment montrer la continuité de ce Concile avec le passé sans se référer à celui-ci ?

erronés s'y soient glissés, possibilité qui est hélas fort probable; et le livre de Mgr Gherardini est là pour le démontrer, après quarante années pendant lesquelles les éclaircissements n'ont pas tous été faits, et d'autres doutes et problèmes se sont accumulés...

L'issue est donc celle d'une reconsidération attentive des documents conciliaires, selon une herméneutique théologique également attentive (résumée par Gherardini au chap. III, § 2); il faut enfin prendre le Concile au sérieux pour dissiper le doute « *si effectivement la Tradition de l'Église a été en tout et pour tout sauvegardée par le dernier Concile et si, par conséquent, l'herméneutique de la continuité évolutive est son mérite indéniable et si l'on peut lui en donner acte*<sup>26</sup>. » Il est nécessaire de faire ce travail parce que trop nombreux et trop graves sont les dommages qui détournent les âmes de la foi catholique; et c'est pour cette raison que Mgr Gherardini termine son livre par une fervente supplique adressée au Saint-Père, pour que l'on réalise un examen scientifique des documents de Vatican II : « *Si la conclusion scientifique de l'examen aboutit à l'herméneutique de la continuité comme la seule impérative et possible, alors il faudra démontrer – au-delà de toute assévération déclamatoire – que la continuité est réelle, et qu'elle ne se manifeste comme telle que dans l'identité dogmatique de fond. Dans le cas où, en tout ou partie, elle ne résulterait pas scientifiquement prouvée, il serait nécessaire de le dire avec sérénité et franchise, en réponse à l'exigence de clarté ressentie et attendue depuis presque un demi-siècle*<sup>27</sup>. » Et il conclut ainsi : « *C'est l'ecclésiologie qui dans l'Église "une-sainte-catholique-apostolique" reconnaît la présence mystérieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ et selon laquelle le Pape, même "seorsim", est toujours en mesure – pour le dire avec saint Bonaventure – de "reparare universa" même dans le cas où "omnia destructa fuissent". Une seule parole de Vous suffit, Très Heureux Père, car c'est la Parole, pour que tout revienne dans le giron de la pacifique et lumineuse et joyeuse profession de l'unique Foi dans l'unique Église*<sup>28</sup>. »

#### UN DISCOURS À FAIRE... MAIS À QUELLES CONDITIONS ?

Lorsque l'on présente un livre, on met naturellement en évidence les notes dominantes et l'harmonie qui unit ces notes. Mais il y a un autre aspect qui, dans cet ouvrage de Mgr Brunero Gherardini, ne doit pas passer inaperçu, et qui en constitue en quelque sorte le double fond. C'est ce que Mgr Oliveri, évêque d'Albenga-Imperia, fait apparaître dans sa préface au livre. Toute l'analyse de Mgr Gherardini, imprégnée de sainte théologie et soutenue par le Magistère de l'Église, se rattache à « *une conception philosophique, et donc aussi théologique (dans la mesure où l'attention concerne la Vérité) qui reconnaît à l'intellect humain sa vraie valeur et sa vraie nature, au point de le considérer capable d'atteindre et d'adhérer à une vérité qui est immuable, comme est immuable l'être de toutes les choses, parce que de l'Être Absolu, de celui qui Est, il tire par*

*création sa nature. Mais l'intellect ne crée pas la vérité, puisqu'il ne crée pas l'être : l'intellect connaît la vérité, quand il connaît le « ce qui est » des choses. En dehors de cette vision, en dehors de cette Philosophie, tout discours sur l'immuabilité de la vérité et sur la continuité d'adhésion de l'intellect à la même vérité identique ne tiendrait plus, ne serait absolument plus soutenable. Il ne resterait plus qu'à accepter une mutabilité continue de ce que l'intellect élabore, exprime et crée*<sup>29</sup>. » Telle doit être la base commune pour une saine herméneutique du Concile. La continuité qu'il faudra vérifier à travers une analyse attentive, approfondie et pondérée des textes et des sources conciliaires doit être comprise dans l'horizon de la *philosophia perennis* que l'Église a toujours défendue et encouragée. Qu'il n'arrive jamais que l'herméneutique du Concile – et ce n'est pas un jeu de mots – s'abîme dans les méandres de l'herméneutique contemporaine, mais qu'au contraire elle s'enracine dans l'« *eodem dogmate, eodem sensu eademque sententia* » de St Vincent de Lérins, que Vatican I a fait sien, et qui est le seul critère pour s'assurer que « *tels passages, ou tels autres passages et affirmations du Concile, ne disent pas seulement « nove » mais aussi « nova », par rapport à la Tradition pérenne de l'Église* »<sup>30</sup>.

Lanterius

#### ANNEXE :

##### LETRE DE S.E. MGR MARIO OLIVERI

Par un effet de votre grande courtoisie, vous avez voulu que je puisse lire avant sa publication le contenu de votre méditation théologique, qui sera éditée par la « *Casa Mariana Editrice* », sous le titre « *Un Discours à faire* », et le discours concerne le Concile Œcuménique Vatican II.

J'ai lu le tout avec le même esprit assoiffé que celui avec lequel j'ai jusqu'ici accueilli bon nombre de vos publications, plusieurs de vos livres, et beaucoup de vos articles. Le fil conducteur de tous vos écrits est toujours celui qui relie par un lien logique – et je dirais par un lien « de fer » – **Vérité révélée et vérité méditée par l'intellect humain illuminé par la Foi**, soutenu par la Théologie des Pères de l'Église, systématisée par la grande Théologie scholastique qui s'est transmise au fil des siècles; aidé par l'Enseignement du Magistère de l'Église, qui jamais ne peut être en contradiction avec lui-même, qui ne peut qu'avoir un développement si homogène qu'il ne dira jamais « *nova* » mais tout au plus « *nove* » (selon la terminologie du « *Commonitorium* » de saint Vincent de Lérins).

Je me rends compte que par ces expressions je me réfère à une **conception philosophique, et donc aussi théologique** (dans la mesure où l'attention concerne la Vérité) qui reconnaît à l'intellect humain sa vraie valeur et sa vraie nature, au point de le considérer capable d'atteindre et d'adhérer à une vérité qui est immuable, comme est immuable l'être de toutes les choses, parce que de l'Être Absolu, de celui qui Est, il tire par création sa nature. Mais l'intellect ne crée pas la vérité, puisqu'il ne crée pas l'être : l'intellect connaît la vérité,

quand il connaît le « ce qui est » des choses.

En dehors de cette vision, en dehors de cette Philosophie, tout discours sur l'**immuabilité** de la vérité et sur la **continuité** d'adhésion de l'intellect à la même vérité identique ne tiendrait plus, ne serait absolument plus soutenable. Il ne resterait plus qu'à accepter une mutabilité continue de ce que l'intellect élabore, exprime et crée.

Tout comme un discours sur le **développement homogène du dogme**, ou de l'Enseignement de l'Église à travers les siècles, dans le déroulement du temps et de l'histoire, ne pourrait plus se faire en envisageant la possibilité qu'il soit compris, proposé et accueilli. Il faudrait se rendre à un « *continuum fieri* » sur le plan d'une « vérité » non plus connue et reconnue par l'intellect, mais élaborée par lui sur la base de ce qui paraît et non de ce qui est.

Ce n'est certainement pas à vous qu'il faut faire ce discours, mais en lisant votre méditation théologique, d'où ressort la nécessité d'une véritable « **herméneutique de la continuité** » à propos de l'enseignement de Vatican II, je n'ai pu m'empêcher d'exprimer l'une de mes pensées et de la partager avec vous.

Votre publication montre avec une grande clarté, avec cette clarté de pensée qui vous est habituelle, en conséquence de votre finesse d'intelligence ainsi que de votre très longue expérience de Doyen, que **dans l'Église il ne peut y avoir que de la continuité**. Le seul fait d'imaginer qu'il puisse y avoir « révolution, changement radical, mutation substantielle » sur le plan de la vérité et sur le plan de la vie surnaturelle de l'Église, dévie déjà du sain raisonnement théologique, puisque comme je l'ai dit plus haut, il dévie également du sain raisonnement philosophique. Il ne dérange pas seulement la Foi, mais aussi la raison.

On parle nécessairement de continuité « *in substantialibus* », et non pas « *in accidentalibus* »; on parle de continuité avec **tout ce que « in sua materia » l'Église a toujours cru, professé, enseigné et vécu** dans sa vraie réalité à travers les siècles, à partir de ce début qui n'est pas humain, mais divin, qui ne peut être saisi que par un intellect illuminé par la Foi, soutenu par une volonté mue par la Grâce divine.

Votre discours, Éminent Professeur, permet d'affronter une **profonde analyse de Vatican II et de son enseignement**, formulé dans ses Documents, tel qu'il porte à comprendre que même là où le langage pourrait faire penser à une discontinuité avec le contenu théologique qui se retrouve dans « tout le bagage doctrinal de l'Église » il ne peut que dire « *nove* » et non pas « *nova* ». Et donc on ne peut pas plier le « bagage doctrinal de l'Église » à ce langage, mais ce dernier doit être interprété de façon à ce qu'il ne dise absolument pas « *nova* » par rapport à la Tradition de l'Église.

Mais, attendu la nature du Concile et la nature diversifiée de ses Documents, je pense que l'on peut soutenir que si d'une herméneutique théologique catholique il ressortait que **tels passages, ou tels autres passages et affirmations du Concile, ne disent pas seulement « nove » mais aussi « nova », par rapport à la Tradition pérenne de l'Église, on ne se trouverait plus devant un développement homogène du Magistère : on aurait là un enseignement pas irréfutable, certainement pas infaillible**.

26. B. GHERARDINI, *Concile Œcuménique Vatican II*, p. 87.

27. *Ibid.*, p. 256.

28. *Ibid.*, p. 257.

29. *Ibid.*, préface de Mario Oliveri, évêque, pp. 5-6.

30. *Ibid.*, p. 7.

Je suis très réconforté d'avoir pu justement ces jours-ci lire le discours du Saint-Père à la séance Plénière de la Congrégation pour le Clergé. Parlant de la formation des Prêtres, Il a affirmé : « La mission trouve particulièrement ses racines dans une bonne formation, développée en communion avec la Tradition ecclésiale ininterrompue, sans coupures ni tentatives de discontinuité. Dans ce sens, il est important de favoriser chez les Prêtres, surtout chez les jeunes générations, une réception correcte des textes du Concile Œcuménique Vatican II, interprétés à la lumière de tout le bagage doctrinal de l'Église ».

Devant cet Esprit du Saint-Père, il est facile de penser qu'Il voudra donner une bonne considération à la Supplique, qu'en conclusion de votre méditation théologique sur le Concile Vatican II, votre âme de fils très dévot de l'Église a voulu formuler au Successeur de

Pierre, demandant qu'au plus haut degré du Magistère soit réalisée « une mise au point grandiose et si possible définitive sur le Concile Vatican II dans chacun de ses aspects et de ses contenus », qui touche sa vraie nature, qui indique ce que signifie qu'il a voulu se proposer comme un Concile pastoral. Quelle est, donc, sa valeur dogmatique ? Tous ses documents ont-ils la même valeur, ou non ? Toutes les expressions présentes dans ses documents ont-elles la même valeur, ou non ? Son enseignement est-il entièrement irréfutable ?

Il est vrai que certaines réponses à ces questions peuvent déjà se déduire de votre travail et devraient pouvoir se dégager en se basant sur les critères constants de jugement théologique toujours suivis dans l'Église ; mais personne ne peut nier que dans l'abondante production « théologique » post-conciliaire, la confusion à cet égard est grande et dense, et

l'incertitude doctrinale et pastorale est très dense.

Par conséquent permettez-moi, cher Professeur, et que le Saint-Père surtout me permette, de m'unir « *toto corde* » à Votre Supplique, tandis que je formule le souhait que votre publication suscite une grande attention et beaucoup de réflexion à l'intérieur de l'Église, partout où l'on veut faire de la vraie théologie, et qu'elle soit accueillie avec le respect que mérite un travail mené avec rigueur et certainement avec un grand amour de l'Église, de sa Tradition pérenne, de son Magistère, pour la connaissance fidèle et la tradition duquel vous avez œuvré durant toute votre longue activité de Doyen de la Théologie Sacrée.

Albenga, 19 Mars 2009, solennité de Saint Joseph Patron de l'Église Universelle

† Mario Oliveri, Évêque

## UN CARDINAL DANS LES TÉNÉBRES ET UNE FOI À RISQUE

En marge du Rêve de Jérusalem. Entretiens avec Georg Sporschill sur la foi, les jeunes et l'Église<sup>1</sup>, de Carlo Maria Martini

par M. Piesse

L'auteur illustre ici l'esprit et les contenus fondamentaux du récent livre du cardinal Carlo Maria Martini. Comme dans l'interview accordée à L'Espresso en avril 2006, dans son « *Conversazioni notturne* » (2008), le cardinal Martini révèle habilement en clair-obscur son profond désaccord avec le Magistère ecclésial et la Tradition catholique. Derrière de belles paroles, sur un ton paternaliste et morbide, Martini souhaite de fait une Église totalement « nouvelle » dans laquelle règne le libre examen de Luther. Ce subjectivisme investit toute la pensée martinienne et, appliquée de façon cohérente à la théologie et à la vie éthique, il conduit à la perte de la vraie foi catholique. Sur la contraception, l'homosexualité, l'ordination sacerdotale des femmes, Martini se compromet et dévoile son désaccord avec l'Église. Dans le clergé italien, il y a beaucoup de « martiniens »...

Voici plusieurs années que, dans les milieux ecclésiaux « conservateurs », circulent des rumeurs selon lesquelles le cardinal Carlo Maria Martini, jésuite et bibliste renommé, serait l'âme (ou du moins l'un des principaux représentants) du mouvement néoprogressiste qui se répand dans l'Église italienne, et fortement lié à d'autres milieux « libéraux » théologiques et ecclésiaux, en Europe et dans le monde.

En 2006, au cours d'un *Angélus* sur la place Saint Pierre, le Pape Benoît XVI fit ouvertement l'éloge du cardinal Martini pour ses qualités exégétiques et spirituelles, et pour ses qualités de communication (en particulier avec les jeunes). Mais à ce qu'il paraît, le cardinal n'a pas été aussi magnanime vis-à-vis de Benoît XVI et de ses prédécesseurs...

Toutefois depuis quelques années, ces voix anti-martiniennes semblent trouver un écho, ou des preuves, objectives et textuelles.

En effet, dans l'hebdomadaire italien L'Espresso du 27 avril 2006, a été publié

l'entretien du biologiste Ignazio Marino avec le cardinal Martini. Selon le cardinal Martini, science (laïque ou laïciste) et éthique chrétienne peuvent se rencontrer (c'est-à-dire s'accorder) sur des sujets tels que la fécondation artificielle, l'avortement, l'adoption par des célibataires, l'utilisation du préservatif pour les malades du Sida, l'euthanasie. Les thèses du cardinal Martini, en tant que contraires à la doctrine de l'Église catholique, ont trouvé un accueil favorable chez les francs-maçons du Grand Orient d'Italie (G.O.I.), qui ont publié cet entretien Marino-Martini dans la revue de presse de leur bulletin *Erasmus notizie* n° 7-8/2006<sup>2</sup>.

Le prêtre défroqué don Franco Ratti est le fondateur du *Mo. Co. Va. (Movimento Concilio Vaticano II, Mouvement du Concile Vatican II - ndt)*, un mouvement « catholique » ultra-progressiste, lié à des mouvements allemands et autrichiens (par exemple Hans Küng et le mouvement *Wir sind Kirche*), et avec des sympathisants parmi certains évêques, prêtres et religieux en Italie<sup>3</sup>. Le *Mo. Co. Va.* revendique entre autres : les femmes prêtres, la légitimité pour certains cas de divorce et d'homosexualité, le célibat facultatif pour les prêtres<sup>4</sup>... Dans ce même numéro de *L'Espresso*, *Nea Agorà* a publié un article dans lequel don Franco Ratti réfute l'infailibilité pontificale et le célibat sacerdotal, et fait ensuite l'éloge de « Don Tonino Belle, l'évêque catholique-évangéliste », et de Luther, « prophète très catholique »<sup>5</sup>. Les thèses de Ratti sont en accord avec celles de

Martini. Et tous deux sont bien vus des milieux maçonniques, du moins ceux du G.O.I.

Une autre preuve du progressisme du cardinal Martini est son très récent livre, écrit « à quatre mains » avec le père Georg Sporschill, intitulé *Le rêve de Jérusalem*. C'est un livre interview qui se lit d'un trait et avec grand plaisir car, finalement, le cardinal Carlo Maria Martini montre de façon très claire son progressisme théologique. Les idées de Martini sont, en un certain sens, la *magna charta* du néo- « modernisme »<sup>6</sup> théologique qui sévit depuis quarante ans dans de nombreux domaines ecclésiaux, entre autres à cause d'une fausse compréhension de l'esprit du Concile Vatican II. Assurément, de nombreux évêques et prêtres (en particulier italiens) approuveront les idées « martiniennes » que je vais à présent exposer de façon critique.

Le compte rendu fait par Sandro Magister, journaliste à *L'Espresso* et spécialiste du Vatican, est très instructif. Celui-ci écrit en effet : « En privé, dans les hautes sphères de la hiérarchie, les critiques envers l'auteur sont sévères et révèlent une inquiétude. Mais en public, la règle est de se taire. Il y a la crainte que contester publiquement les thèses de ce livre vienne ajouter des problèmes aux problèmes<sup>7</sup>. » Magister

6. Au cours de l'audience générale du mercredi 19 janvier 1972, le PAPE PAUL VI a dénoncé ouvertement l'actualité – sous d'autres noms – du « modernisme » (paroles de Paul VI!) déjà condamné par le pape saint Pie X dans le décret *Lamentabili* (1907) et dans l'encyclique *Pascendi*. Paul VI a cité ouvertement ces deux documents de saint Pie X (cf. *Enseignements de Paul VI*, vol. X, 1972, Typographie Polyglotte Vaticane 1973, p. 56).

7. S. MAGISTER, *Dieu n'est pas catholique, parole de cardinal*, 12 novembre 2008, sur [www.chiesa.it](http://www.chiesa.it), *Nouvelles, analyses, documents sur l'Église catholique*, par Sandro Magister, sur

<http://chiesa.espresso.repubblica.it/articolo/209322> site visité le 9 décembre 2008. Ce nouveau livre de Martini a été loué par l'athée Eugenio Scalfari. Pour Noël 2008, la revue des jésuites italiens, *Popoli*, offrait le livre de Martini-Sporschill à tout nouvel abonné pour l'année 2009. Le Livre de Martini-Sporschill a été loué dans un article de Benedetta Stella, sur le site internet du *Centre de Pastorale Universitaire* de l'Université Catholique du Sacré-Cœur de Milan. L'auteur écrit : « Le livre de Martini, jésuite et bibliste de renommée internationale, qui présente des théma-

1. Cf. C.M. MARTINI – G. SPORSCHILL, *Le rêve de Jérusalem. Entretiens avec Georg Sporschill sur la foi, les jeunes et l'Église*, Desclée de Brouwer, Paris, 2009.

2. Cf. C. MARTINI – I. MARINO, Dialogue sur la vie, « *L'Espresso* », 27 avril 2006, dans la revue de presse de *Erasmus Notizie*, Bulletin d'information du Grand Orient d'Italie, n° 7-8, 15-60 avril 2006, pp. 42-47.

3. Cf. *Movimento Concilio Vaticano II*, in CESNUR (Centro Studi Sulle Nuove Religioni – Centre d'Études sur les nouvelles religions – ndt), *Les religions en Italie*, Ed. Elledici, Leumann (Turin) 2006, pp. 105-106. Le *Mo. Co. Va.* est à Avellino, Monopoli, Bari, Côme.

4. Cf. *Les interviews d'Agora – Qui est don Franco Ratti, fondateur du Mo. Co. Va.*, in *Nea Agorà – Revue d'Études et Traditions*, « revue bimestrielle de vulgarisation culturelle réservée exclusivement aux membres du Grand Orient d'Italie », Année III, novembre-décembre 1998, Bari, p. 34.

5. Cf. F. RATTI, *Jubilée et Crépuscule*, in *Nea Agorà – Revue d'Études et Traditions*, novembre-décembre 1998, Bari, pp. 35-36.

publie, en annexe à ses réflexions, une étude critique de Pietro De Marco (professeur à l'Université de Florence et à la Faculté Théologique Centrale). La critique anti-martinienne du professeur De Marco, dont je publie ici un extrait significatif, est précise et profonde : « [...] Il est évident que ce qu'exprime le cardinal est aussi la part de responsabilité de l'Église dans la longue crise des hommes et de la foi de l'après-Concile. Évident aussi est l'optimisme qui sous-tend cette pédagogie de la réalisation providentielle de soi dans la liberté. Mais ainsi, on a sous-évalué, puis favorisé l'hécatombe parmi les hommes de l'institution, le clergé. Il n'était pas difficile, encore récemment, d'entendre dire par les pastoralistes que le manque de clergé est un faux problème, et qu'il est même une chance pour le renouveau de la transmission de la foi et pour sa purification, naturellement dans un sens "non clérical". L'optimisme qui accompagne le rêve de Jérusalem du cardinal Martini ne peut donc pas être simplement proposé à l'expérimentation future. Il a déjà marqué des pratiques du passé. Et les résultats de cet optimisme sont visibles par tous. On peut soupçonner que, derrière la fascination des formules et l'approbation de nombreux amis non croyants, cet optimisme ait alimenté cette intime contradiction dont le cardinal apparaît porteur : d'un côté une visibilité chrétienne dotée d'un profil "ouvert", de l'autre un message réticent quant à l'exhaustivité de la confession de la foi. Dans son modèle pédagogique, entre fréquentation de la Bible et confiance dans les articles du Credo, le déséquilibre est manifeste : un déséquilibre dans lequel la Tradition et le Credo vivent en sourdine comme s'il était superflu de les mentionner<sup>8</sup>. »

J'en viens maintenant à mon étude critique et synthétique de certains passages du livre de Martini-Sporschill.

Le père Georg Sporschill, né en 1946, est un jésuite autrichien, très engagé dans le domaine social. Il a reçu le prix Albert Schweitzer, et a été nommé en 2004 *autrichien de l'année*. Sporschill a été chargé de la rédaction d'un texte dans lequel Karl Rahner répondait à des questions de jeunes. Les jésuites Martini et Sporschill estiment beaucoup leur confrère Rahner. Le père Sporschill a de grands mérites dans le domaine de la pastorale « sociale » : il s'est engagé pour les enfants des rues de Roumanie et de Moldavie. De la teneur de ses questions et de ses affirmations, on comprend que Sporschill partage (comme Martini) le *sécularisme* anthropologique du maître Rahner<sup>9</sup>. Cela explique

tiques très variées – extrêmement clair mais non pour autant superficiel dans les contenus – **est un livre très actuel pour les jeunes** qui cherchent à donner une réponse à ce que sont les interrogations les plus profondes pour la vie d'un croyant et pour les autres. » Cela donne à réfléchir...

8. P. DE MARCO, *Observations sur le « Rêve de Jérusalem » de Carlo Maria Martini et Georg Sporschill*, sur <http://chiesa.espresso.repubblica.it/articolo/209322> site visité le 9 décembre 2008. Dans le livre cité, Martini dit que les défections de l'Église et du clergé ne l'effraient pas... En revanche il est préoccupé « par les personnes qui ne pensent pas » (*Ibid.*, p. 64).

9. Dans une étude récente, don Nicola Bux a révélé que la base idéologique de la crise liturgique de ces 40 dernières années est le *virage anthropologique* de Karl Rahner (cf. N. BUX, *La réforme de Benoît XVI. La liturgie entre innovation et tradition*, préface de Vitto-

pourquoi Sporschill (avec Martini) est si apprécié du monde (catholique) séculier et sécularisé.

Sporschill écrit que les réponses du cardinal Martini « ouvrent les portes à une Église courageuse et digne de foi »<sup>10</sup>. Après avoir lu tout le livre, traçons les contours de la « foi courageuse » proposée par Martini. Cette foi est : *existentialiste, problématique, bibliciste* (le *sola Scriptura*), *fiducielle* (Martini fait ouvertement l'éloge de Luther et des biblistes protestants), *jeuniste* (c'est-à-dire trop dépendante et indulgente envers la *mentalité et les passions* terrestres des jeunes), « ouverte » au monde sécularisé, « libre » de l'enseignement moral du Magistère de l'Église (par exemple au sujet des rapports avant le mariage, la contraception, l'homosexualité), *œcuméniste* (favorable à l'ordination *in sacris* des femmes). Dogmes, Magistère, tradition de l'Église, vie de grâce, sacrements, dévotion, et tout ce qui est « traditionnel » (ou « préconciliaire », comme disent beaucoup), n'ont pas d'espace vital et visible dans la *foi-morale-pastorale* « ouverte et courageuse » des jésuites Martini-Sporschill. Bien sûr, Martini consacre un chapitre entier à *L'intimité avec Dieu* (chap. 4) : exercices de saint Ignace, oraison, méditation, examen de conscience, contrition des péchés, etc.<sup>11</sup>. Mais ceux-ci, dans le cadre global de la pensée martinienne, risquent de dévier vers un intimisme subjectiviste.

Parler aux jeunes et aux hommes du monde d'aujourd'hui de péché, d'ascèse, de dévotion, de grâce... n'a pas de sens dans l'optique martinienne; au contraire, il faudrait éviter – selon Martini – de moraliser, juger, dogmatiser... Martini est ouvertement hostile à l'encyclique *Humanæ Vitæ* de Paul VI. Il sait manifester sa « modernité » par des paroles et des attitudes « diplomates », « douces », paternalistes, indulgentes... Il insiste beaucoup sur : *écoute-confiance-engagement-risque*, des catégories existentialistes, *horizontales* qui rappellent la théologie rahnérienne. L'Église doit *savoir écouter*... Le jeune doit *avoir confiance* en une Église qui *écoute*... Le jeune doit *s'engager* pour Jésus, l'ami... Et *risquer* pour lui... Ce sont de belles paroles... Mais il est dommage que, de fait, elles soient détachées de l'authentique référence aux vérités de la foi et de la morale. Sans un ancrage dans la vérité dogmatique, dans le Magistère et dans la Tradition, ces belles paroles deviennent de pieuses illusions. En effet on sent flotter le *découragement*, la *déception*, la *foi protestante* dans le *Rêve de Jérusalem* de Martini.

### Entrons maintenant dans le livre

Martini suggère à ceux qui ne sont pas croyants d'« essayer de vivre sans la foi en Dieu »<sup>12</sup>, c'est-à-dire, en d'autres termes, *vivre en Dieu même sans croire en Lui*... Martini déclare avec candeur que même devenu évêque, *il s'est querellé avec Dieu* face à la souffrance et à la mort... Pourquoi la mort? Voici la réponse

rio Messori, Piemme, Casale Monferrato 2008, pp. 25-26, 58. Don Nicola Bux est consultant pour les Congrégations pour la Doctrine de la Foi et pour les Causes des Saints. Il est aussi consultant pour l'Office des Célébrations Liturgiques du Souverain Pontife.

10. G. SPORSCHILL, *Pour une Église courageuse*, in *Le rêve de Jérusalem*, p. 6.

11. Cf. *Le rêve de Jérusalem*, pp. 117-135.

12. *Ibid.*, p. 17.

martinienne (et rahnérienne) : *sans la mort, nous ne serions pas en mesure de nous adonner entièrement à Dieu*<sup>13</sup>!

Martini demande à Dieu : *pourquoi ne nous donnes-tu pas de meilleures idées? [...] Pourquoi avons-nous si peu de prêtres [...], si peu de membres du clergé régulier...?*<sup>14</sup> Le cardinal montre vraiment des signes de grande crise de foi.

Martini espère beaucoup en la miséricorde de Dieu, peut-être même trop... En effet, il espère que « **tôt ou tard, il délivre tout le monde** »<sup>15</sup>... Martini croit en l'existence de l'enfer, mais il dit : « personne ne sait si quelqu'un s'y trouve »<sup>16</sup> Pour « réparer » un tel agnosticisme eschatologique, Martini dit qu'il faut tenir compte de l'enfer. Mais de toute façon pour Martini l'enfer est déjà sur la terre... Il reste toutefois de l'avis que, l'enfer mis à part, finalement l'amour de Dieu est le plus fort...<sup>17</sup> En somme, de façon ambiguë, Martini laisse entendre qu'il espère – il en est même convaincu – la rédemption finale pour tous!

Qui est le bon chrétien, d'après le cardinal? C'est celui qui *croit* en Dieu, *a confiance* en le Christ, le *connaît* dans la Bible, *l'écoute*...<sup>18</sup> Et – ajouterai-je – le Magistère de l'Église, où devons-nous le mettre?

Face au fait que beaucoup d'hommes *se fabriquent leur propre religion*, Martini inclut aussi les catholiques : « Ce danger existe aussi chez nous. Dieu est au-delà des limites et des délimitations que nous construisons »<sup>19</sup>. » Martini explique que Dieu a un cœur *plus large* que nos définitions. Pour protéger cette « immensité » de Dieu, le meilleur moyen proposé par le jésuite cardinal est toujours la Bible<sup>20</sup>. Conciles, dogmes, Magistère, il n'y a pas de place pour tout cela... Pour Martini (comme déjà pour Luther) : *sola Scriptura*. Nous pourrions dire que Martini, lui non plus (*conforme à l'image de son Dieu*) *n'est pas catholique*, et qu'il est au-delà des définitions dogmatiques. Le subjectivisme et le biblicisme protestant du cardinal sont évidents.

Au sujet de l'*amour*, Martini se demande (de façon rhétorique) : « Y a-t-il quelque chose de plus grand que de voir des jeunes gens amoureux<sup>21</sup>? » Nous, au contraire, nous répondons : oui, l'amour virginal et fidèle des évêques, des prêtres et des religieux pour le Christ et l'Église est plus grand.

Martini est certain que Dieu aidera « toutes les églises, toutes les religions », à « réaliser le bien dans le monde » et à le rendre « plus clair » (« Et Jésus les aidera à mieux remplir leur mission à l'égard du monde »)<sup>22</sup>. Mais alors, est-ce que cela signifie que toutes les religions ont une *mission divine*? Dans ce cas, quel sens a encore l'évangélisation? Il est clair que dans l'optique martinienne, l'évangélisation n'a de sens que si elle est *a-dogmatique* (comme l'est justement la

13. *Ibid.*, p. 19.

14. *Ibid.*, p. 21.

15. *Ibid.*, p. 30.

16. *Ibid.*, p. 31.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 32.

19. *Ibid.*, p. 34.

20. *Ibid.*, p. 35.

21. *Ibid.*, p. 36.

22. *Ibid.*, p. 42.

pensée de Martini).

Martini voit dans le bouddhisme et dans le yoga « des aides merveilleuses pour une vie approfondie », bien qu'il donne ensuite la prééminence aux exercices de saint Ignace<sup>23</sup>.

Qui est Jésus pour Martini ? Il est le maître, mais plus encore, il est « mon ami »<sup>24</sup>. Comme preuve supplémentaire de la banalité anthropocentrique de la « christologie » et de l'« oraison » martinienne, nous lisons que le cardinal parle à Dieu « sur un ton tout à fait normal, pas pieux du tout ». Martini sent le soutien de Dieu dans la prière, en particulier quand il voit « de nombreux problèmes, y compris les faiblesses de l'Église »<sup>25</sup>. Mais le cardinal Martini arrive-t-il à voir aussi ses propres faiblesses doctrinales ?

D'accord avec son interlocuteur, Martini observe : « L'Église a beaucoup parlé du péché, trop. De Jésus, elle peut apprendre qu'il vaut mieux donner du courage aux hommes et les engager à lutter contre le péché du monde<sup>26</sup>. » Il semble vraiment que *le Jésus de Martini* ne soit pas *le Jésus de l'Église*.

En matière de pastorale (aux teintes « rouges » et soixante-huitardes), Martini exhorte au *dialogue-écoute* avec les jeunes, mais un dialogue dans lequel les ecclésiastiques ne doivent pas se placer comme « supérieurs », en somme un dialogue « les yeux dans les yeux »<sup>27</sup>.

Martini dit qu'autrefois, il faisait « des rêves à propos de l'Église » : une Église *pauvre, humble, ouverte, jeune*... « Une Église qui laisse un espace aux gens qui pensent plus loin<sup>28</sup>. » (c'est-à-dire comme Martini ?). Le cardinal déclare que maintenant, il ne fait plus ces « rêves » (mais les rêves de Martini sont des *cauchemars* pour les catholiques fidèles au *Depositum Fidei*). Il dit qu'il s'est décidé « à prier pour l'Église »<sup>29</sup>. Assurément, le cardinal Martini a raison de prier pour l'Église. Mais l'Église aurait davantage raison de prier pour son éminence le cardinal Martini !

Le chapitre V (*Apprendre l'amour*) montre les idées de Martini en matière de morale sexuelle. Le père Sporschill est convaincu qu'avec l'encyclique *Humanae Vitae* (hostile à la contraception), l'Église a dressé une barrière entre elle et la jeunesse... Hélas, le card. Martini est du même avis que Sporschill<sup>30</sup>. Voici ce que dit le cardinal Martini sur *Humanae Vitae* : « Le plus triste, c'est que cette encyclique est en partie responsable du fait que beaucoup ne prennent plus du tout au sérieux l'Église comme partenaire d'un dialogue ou comme enseignante. [...] Je dois avouer que l'encyclique *Humanae Vitae* a malheureusement engendré en partie une évolution négative. Beaucoup de gens se sont éloignés de l'Église, et l'Église s'est éloignée d'eux. Il y a eu de gros dégâts<sup>31</sup>. » Martini affirme que

beaucoup de questions des jeunes concernent la sexualité, le mariage et le célibat. Au sujet de ces questions et des personnes en mesure d'y répondre, voici ce qu'affirme le cardinal : « Il est tragique de constater, en un certain sens, que l'Église s'est à ce point éloignée de ceux qui sont concernés et qui cherchent une issue<sup>32</sup>. » Ou bien est-ce Martini qui s'est éloigné de l'Église ?

D'après Martini, il faut aborder les questions de la sexualité dans « un horizon plus large »... il faut chercher « une voie pour parler de manière appropriée du mariage, du contrôle des naissances, de la fécondation artificielle et de la contraception »<sup>33</sup>. Mais je me demande : l'enseignement de l'Église, à ce sujet, n'est-il pas déjà *approprié* ? Le lecteur comprend que, sous prétexte de *discussions appropriées* (et sans fin), Martini veut contourner et dépasser l'enseignement de l'Église.

Malgré une commission d'experts dans les domaines de la médecine, de la biologie, de la théologie, Paul VI a voulu publier l'encyclique *Humanae Vitae*... Voici le commentaire de Martini : « Cette manière solitaire de décider n'allait pas, à long terme, créer des conditions favorables pour le traitement du thème de la sexualité et de la famille. Son successeur, Jean-Paul II, une personnalité puissante, a suivi le chemin d'une application stricte<sup>34</sup>. »

Martini partage la ligne de désaccord des évêques autrichiens et allemands (et de beaucoup d'autres évêques) lorsqu'il dit : « Après la parution de l'encyclique *Humanae Vitae*, les évêques autrichiens et allemands, ainsi que beaucoup d'autres, ont publié des déclarations exprimant leur inquiétude et ont ainsi pris un chemin que nous pourrions suivre aujourd'hui. Une période de quarante ans, comme celle que nous venons de vivre – aussi longue que la traversée du désert par Israël – pourrait nous permettre de porter un regard nouveau sur ces questions<sup>35</sup>. »

Martini est convaincu qu'aujourd'hui, « la hiérarchie de l'Église peut montrer un meilleur chemin que celui tracé par l'encyclique *Humanae Vitae*. Et peu après, le jésuite déclare : « C'est un signe de grandeur et de confiance en soi lorsque quelqu'un est capable de reconnaître ses fautes et son manque de lucidité d'hier<sup>36</sup>. » Plus que l'enseignement de l'Église, il semble que ce qui compte pour Martini, c'est l'accord d'« un grand nombre », c'est-à-dire de « chrétiens adultes qui veulent être attentifs dans le domaine de l'amour »<sup>37</sup>. Au sujet de *l'amour* (y compris la sexualité) et le *Royaume de Dieu*, le jésuite affirme : « [...] dans la rencontre physique [...] regarder le but [*le Royaume de Dieu*] est plus important que de se demander si cela est permis ou si c'est un péché<sup>38</sup>. » Et plus loin : « Nous devons ici changer notre façon de penser si nous voulons protéger la famille et encourager la fidélité conjugale. Ni les illusions ni les interdictions ne permettent d'obtenir une avancée positive<sup>39</sup>. »

Au sujet de *l'homosexualité*, Martini montre

d'avantage d'habileté mais pas moins de désaccord avec les positions du Magistère. À la question de Sporschill : « *Cette attitude libérale s'applique-t-elle aussi à la question de l'attitude de l'Église à l'égard de l'homosexualité ?* », Martini répond : « En répondant à cette question, permettez-moi de faire preuve de la réserve et de la discrétion que j'exige de l'Église pour ce qui concerne la sexualité. Dans mon cercle de connaissances, il existe des couples homosexuels, des gens qui sont très estimés et socialement intégrés. On ne m'a jamais demandé, et il ne me serait d'ailleurs jamais venu à l'idée, de les condamner. La question est seulement de savoir comment nous pouvons nous situer face à cette réalité. Lorsque je connais quelqu'un personnellement qui vit cette situation, je peux aborder plus facilement celle-ci, bien plus que si je devais défendre des thèses générales<sup>40</sup>. » En somme, Martini se montre plutôt agnostique en matière d'homosexualité (justement comme Karl Rahner...). Condamner l'homosexualité en tant que telle (tout en respectant les personnes homosexuelles) serait pour Martini une *thèse générale* à ne pas défendre...

Le cardinal Martini soutient que la condamnation biblique de l'homosexualité est motivée par « la pratique douteuse qui régnait dans l'Antiquité, où des hommes avaient, à côté de leur famille, des garçons pour leur plaisir et des amants masculins. Alexandre le Grand représente un exemple célèbre en ce sens. C'est contre cela que la Bible veut protéger la famille, la femme et l'espace réservé aux enfants »<sup>41</sup>. Quelle habileté, chez Martini ! Au contraire, si nous lisons la Bible (Ancien et Nouveau Testament), en perspective vitale et nécessaire avec la Tradition et le Magistère (par ex : *Catéchisme de l'Église catholique*!), nous comprenons que **la condamnation de l'homosexualité n'est pas simplement motivée par la protection de la famille, mais par l'intrinsèque perversité de l'homosexualité même**. Des rapports sexuels entre personnes du même sexe sont en soi des *actes contre nature*.

Martini explique que dans les communautés protestantes et dans le judaïsme réformé, l'homosexualité n'est pas un problème, alors que pour les orthodoxes, l'homosexualité est une horreur... Et il ajoute : « C'est dans cette diversité que nous cherchons notre voie. [...] C'est pourquoi j'ai tendance à établir une hiérarchie des valeurs entre toutes ces questions, et non par principe une égalité des droits. Je viens d'en dire plus que je n'aurais dû... Prenons ensemble et avec circonspection des voies qui peuvent être différentes. Mais nous ne devons pas nous faire la guerre pour autant en raison de ces voies différentes. J'ai cité les limites que trace la Bible<sup>42</sup>. »

Sur le sujet du *célibat des prêtres*, Martini est un peu « bancal »... : « Le célibat m'apparaît une question d'une autre nature. Cette forme de vie est extrêmement exigeante et suppose une pratique spirituelle profonde, une bonne intégration dans la communauté et de fortes personnalités, et surtout la vocation au célibat. Il est possible que les hommes appelés à la prêtrise ne possèdent pas tous ce charisme. Dans le monde catholique, l'Église devra avoir une nouvelle

23. *Le rêve de Jérusalem*, p. 43.

24. *Ibid.*, p. 44.

25. *Ibid.*, p. 46.

26. *Ibid.*, p. 48.

27. *Ibid.*, p. 75.

28. *Ibid.*, p. 97.

29. *Ibid.* Martini dit avoir « toujours été enthousiasmé par Teilhard de Chardin » qui voit le monde se diriger vers Dieu... Martini fait l'éloge de « l'utopie » de Teilhard (p. 97).

30. *Ibid.* p. 141.

31. *Ibid.* pp. 141-142.

32. *Ibid.*, p. 142.

33. *Ibid.*, p. 143.

34. *Ibid.*, p. 144.

35. *Ibid.*

36. *Ibid.*, p. 145.

37. *Ibid.*, p. 146.

38. *Ibid.*, p. 147-148.

39. *Ibid.*, p. 149.

40. *Ibid.*, p. 151.

41. *Ibid.*

42. *Ibid.*, p. 152.

vision à ce sujet<sup>43</sup>. »

Passons maintenant à l'avant-dernier chapitre (le 6<sup>e</sup>), lui aussi très intéressant : *Pour une Église ouverte*. En guise d'introduction au chapitre<sup>44</sup>, nous lisons deux « opinions », probablement partagées par le père Sporschill (et par Martini). Un certain René se plaint, entre autres, de ce que le Pontife actuel ait libéralisé « la messe en latin ». René commente : « Cela devient trop étroit pour moi. Pour le bon Dieu, probablement aussi... puis, une certaine Évelyne accuse l'Église de *misogynie* : à l'autel et au Vatican, il n'y a que des hommes; l'Église utilise la Bible « de façon sexiste »; les saintes ne sont que « les braves servantes »...

Sporschill-Martini sont convaincus que *l'Église n'est plus ouverte au monde* comme dans les années du Concile... Et même, pour Martini, « l'Église s'en est trouvée affaiblie »<sup>45</sup>. Martini cite des « théologiens contestés » de ces années, tels que « Karl Rahner, Pierre Teilhard de Chardin, Henri de Lubac »... Martini sait bien que ces derniers se sont trouvés confrontés à ceux qui voulaient sauver la néo-scholastique... Le cardinal comprend bien que des évêques et des enseignants « conservateurs » puissent être « tentés de revenir au bon vieux temps ». Toutefois, pour Martini, il faut « regarder en avant »...<sup>46</sup>

À propos de la *Cattedra*, c'est-à-dire la *chaire des incroyants*, qu'il a fondée à Milan, Martini présente ses interlocuteurs incroyants comme « des gens qui réfléchissent »<sup>47</sup>. Mais alors, Martini considère-t-il les croyants qui n'adhèrent pas à son progressisme comme des gens qui ne réfléchissent pas?

Dans son éloge du féminisme, Martini sait aussi être ébale. Il est convaincu que « les hommes d'Église doivent demander pardon aux femmes pour beaucoup de choses »<sup>48</sup>.

La mariologie martinienne est pour le moins étriquée, manifestement en phase avec le *virage anthropologique* de Rahner. Voici ce que dit Martini sur la Vierge, dans le *Rêve de Jérusalem* : « Marie, la mère de Jésus, devrait être davantage aimée par les hommes de notre temps. Aucun être humain ne s'est vu assigner par Dieu une plus grande importance, pour le Messie, que cette femme. » Un point c'est tout.

Martini écrit que dans le Nouveau Testament, et jusqu'au Moyen-Âge, il y avait les « femmes diaques »... Mais où veut-il en venir? Le lecteur le comprend au bout de quelques lignes, lorsque le cardinal parle de *l'ordination des femmes*... Oui, Martini y est favorable! Voici ce que dit le prélat : « Dans les années quatre-vingt-dix, j'ai visité à Canterbury l'archevêque Dr George Leonard Carey, qui était à l'époque le primat de l'Église d'Angleterre. Son Eglise souffrait alors de tensions en raison des ordinations de femmes. J'ai essayé de lui donner du courage en vue de cette prise de risque; je lui ai dit que cela pourrait aussi nous aider à devenir plus justes à l'égard des femmes et à comprendre comment les choses peuvent évoluer. Nous ne devons pas être malheureux de voir que les Églises évangéliques et anglicanes consacrent des femmes et apportent

ainsi quelque chose d'essentiel dans le concert de la grande œcuménée. Toutefois, ce n'est pas là une raison d'unifier les différentes traditions »<sup>49</sup>. »

Le subjectivisme et le relativisme martinien sont choquants.

Martini veut « une Église ouverte, une Église dont les portes sont ouvertes à la jeunesse, une Église dont le regard est orienté vers un horizon lointain »<sup>50</sup>.

Et un peu plus loin, le cardinal livre d'autres fulgurantes « confessions » au sujet de la réforme de l'Église qui – selon lui – devrait s'effectuer dans le sens luthérien : « L'Église a toujours besoin de réformes. La force de réformer doit venir de l'intérieur. [...] Martin Luther était un grand réformateur. Le plus important est sans doute son amour de l'Écriture sainte où il puisait de bonnes idées. Je suis moi-même très redevable aux grands auteurs protestants dans le domaine de la science biblique. Ce que je trouve problématique chez Luther, c'est le fait qu'il transforme les réformes et idéaux nécessaires en un système proprement dit. Au concile Vatican II, l'Église catholique s'est elle aussi laissée inspirer par les réformes de Luther et a mis en marche, de l'intérieur, un processus de renouvellement. Les trésors de la Bible ont été pour la première fois ouverts, sur une base large, aux catholiques. Nous avons gagné une nouvelle relation avec le monde, avec ses difficultés et son savoir. Le mouvement œcuménique est lui aussi une conséquence des réformes »<sup>51</sup>.

Au sujet du renouvellement de l'Europe de l'Est, Martini parle d'un de ses amis évêque dans cette région, inquiet du danger séculariste qui menace les fidèles de l'Est. D'après Martini, il faut abandonner l'attitude défensive et proposer des idées nouvelles, libérer la pratique du sacrement de la confession « de certaines charges anciennes héritées de l'Antiquité et mettre en lumière l'offre de Dieu ». Martini insiste sur la nécessité de « prêtres compétents en matière d'accompagnement spirituel ». Selon lui, il faut regarder en avant, « ne pas nous lamenter ni moraliser »<sup>52</sup>.

En somme, Martini laisse entendre que la confession devrait être libérée de l'habitude « enquête » du confesseur, visant à sonder les dispositions du pénitent, et du « traditionnel » travail d'éclairage du pénitent sur de brûlants sujets moraux. La confession devrait être libérée des « interdictions » et « moralismes »... Nous savons déjà ce que pense le cardinal en matière de sexualité. Martini laisse entrevoir en somme une administration à bon marché de la confession, avec absolution même pour ceux qui, tout compte fait, veulent continuer d'avoir des rapports hors mariage, avec contraception, ou des rapports homosexuels...

En ce qui concerne le dialogue Interreligieux, les grands modèles de Martini sont le Dalai-lama<sup>53</sup> et Gandhi<sup>54</sup>. Martini soutient que « l'islam est une religion fille du christianisme, de même que le christianisme est une religion fille du judaïsme »<sup>55</sup>. Comme d'habitude, Martini est

ambigu. Que veut-il dire lorsqu'il affirme que les religions sont *filles* l'une de l'autre? Peut-être que l'une est *générée* par l'autre? Naturalisme et évolutionnisme religieux? Comme celui supposé, ou proposé, par Teilhard de Chardin?

### Conclusion

À la fin de sa présentation, intitulée *Pour une Église audacieuse*, le père Sporschill écrit : « La nuit est un temps des ténèbres, de l'imagination, des sens aiguisés. Et le milieu de la nuit est le début du jour. En ce sens, les conversations qui se déroulent à Jérusalem – en un endroit où l'histoire des chrétiens a débuté – sont aussi des discussions qui évoquent le chemin de la foi en des temps d'incertitude. Les réflexions et réponses du cardinal, que j'ai retenues de nos conversations, ouvrent la porte d'une Église audacieuse et digne de confiance »<sup>56</sup>.

Hélas, malgré leurs excellentes intentions, nous devons constater qu'objectivement, aussi bien le cardinal Martini que le père Sporschill sont demeurés *dans l'obscurité et l'incertitude*... Leurs réflexions ne protègent aucunement les catholiques du risque de perdre la foi, au contraire, elles supposent et favorisent cette perte... En effet, quiconque, comme Martini, s'éloigne ouvertement du Magistère de l'Église (ne serait-ce que sur le seul sujet de la sexualité), montre qu'il a perdu la foi... Comme je l'ai déjà écrit plus haut, le cardinal martini a raison de « prier pour l'Église »... Mais l'Église a davantage raison de prier pour le cardinal Martini.

Traduit de la revue *Fides catholica* n° 2, 2008

56. *Ibid.*, p. 12.

### COURRIER DE ROME

Édition en Français du Périodique Romain  
Sì Sì No No  
Responsable  
Emmanuel du Chalard de Taveau  
Adresse: B.P. 156 — 78001 Versailles Cedex  
N° CPPAP: en cours d'attribution  
Imprimé par  
Imprimerie du Pays Fort  
18260 Villegenon  
Direction  
Administration, Abonnement  
Secrétariat  
B.P. 10156  
78001 Versailles Cedex  
**E-mail: courrienderome@wanadoo.fr**  
Correspondance pour la Rédaction  
Via Madonna degli Angeli, 14  
Italie 00049 Velletri (Rome)

### Abonnement

- **France :**
  - de soutien : 40 €, normal : 20 €,
  - ecclésiastique : 8 €
- **Règlement à effectuer :**
  - soit par chèque bancaire ou à l'ordre du Courrier de Rome, payable en euros, en France,
  - soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.
- **Suisse :**
  - de soutien : CHF 100, normal CHF40
  - ecclésiastique : CHF 20
- **Règlement :**
  - Union de Banques Suisses - Sion
  - C / n° 891 247 01E
- **Étranger : (hors Suisse)**
  - de soutien : 48 €,
  - normal : 24 €,
  - ecclésiastique : 9,50 €
- **Règlement :**
  - IBAN : FR20 3004 1000 0101 9722 5F02 057
  - BIC : PSST FR PPP AR

43. *Le rêve de Jérusalem*, p. 154.

44. *Ibid.*, p. 159.

45. *Ibid.*, p. 161.

46. *Ibid.*, p. 162.

47. *Ibid.*, p. 163.

48. *Ibid.*, p. 167.

49. *Ibid.*, p. 169.

50. *Ibid.*, p. 170.

51. *Ibid.*, pp. 171-172.

52. *Ibid.*, pp. 173-174.

53. *Ibid.*, p. 176.

54. *Ibid.*, p. 177.

55. *Ibid.*, p. 180.